



HAL
open science

Isabelle Combès, El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX)

Antoine Rousseau

► **To cite this version:**

Antoine Rousseau. Isabelle Combès, El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX). Nuevo mundo Mundos Nuevos, 2022, 10.4000/nuevomundo.87789 . hal-04363948

HAL Id: hal-04363948

<https://hal.science/hal-04363948>

Submitted on 26 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Nouveaux mondes mondes nouveaux - Novo Mundo

Mundos Novos - New world New worlds

Comptes rendus et essais historiographiques | 2022

Isabelle Combès, *El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX)*

Antoine Rousseau



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/nuevomundo/87789>

DOI : [10.4000/nuevomundo.87789](https://doi.org/10.4000/nuevomundo.87789)

ISSN : 1626-0252

Éditeur

Mondes Américains

Ce document vous est offert par Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne



Référence électronique

Antoine Rousseau, « Isabelle Combès, *El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX)* », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En ligne], Comptes rendus et essais historiographiques, mis en ligne le 21 juin 2022, consulté le 26 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/nuevomundo/87789> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/nuevomundo.87789>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Isabelle Combès, *El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX)*

Antoine Rousseau

RÉFÉRENCE

Isabelle Combès, *El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX)*, El País, Santa Cruz de la Sierra, 2021, 176 p.

- 1 Cet ouvrage écrit par la meilleure connaisseuse de l'ethnohistoire du Chaco bolivien¹ retrace l'histoire des expéditions boliviennes entreprises au cours du XIXe siècle dans la région du fleuve Pilcomayo. Des années 1840 à la toute fin du siècle, ce sont dix expéditions qui sont prises en compte : Magariños (1843-4), Van Nivel (1844), Weddell (1845) ; Rivas et Gianelli (1863), Cainzo (1867) ; Crevaux (avril 1882) et Rivas (octobre 1882), Campos (1883), Thouar (1887), Ibarreta (1898). Celles-ci se déploient préférentiellement autour de trois périodes de la vie de la jeune république indépendante : les années 1840 quand le président José Ballivián impulse un intérêt pour l'Oriente du pays ; les années 1860 en lien avec l'inquiétude relative à la fixation de la frontière ; les années 1880 après la perte définitive du littoral pacifique au cours de la guerre contre le Chili (1879-1883). Loin d'être une histoire téléologique d'une conquête indubitable, l'auteur explicite d'entrée les ingrédients qui caractérisent ces explorations :



“Grandiosos sueños de progreso, organización deficiente, tensas relaciones con los misioneros franciscanos, rumbo errático, expedicionarios reticentes, indígenas embusteros, ataques salvajes y versiones contradictorias que presentan a sus responsables como héroes patriotas o idiotas incompetentes.”²

- 2 Dans le premier chapitre, intitulé « *Vencer a la esfinge* », I. Combès présente les enjeux ayant entraîné le lancement de ces expéditions. L'intérêt bolivien pour le Pilcomayo consiste tout d'abord en un souhait de le transformer en une route navigable permettant l'exportation de ses productions vers l'Océan Atlantique. Mais il est aussi lié à la souveraineté du pays et à la dispute internationale sur la fixation des frontières. Si l'arbitrage états-unien de 1878 fixe le Pilcomayo comme frontière entre l'Argentine et le Paraguay, celle de la Bolivie avec ce dernier demeure dans l'imprécision. Ainsi, “*más allá de encontrar una salida al mar, el objetivo es colonizar el Chaco y afirmar la presencia boliviana a la vez que hacer progresar el país.*”³ La colonisation du Chaco est vue comme une promesse d'enrichissement, en dépit de l'inconnu dans laquelle demeurent les rives de ce fleuve toujours inexploré.
- 3 La « frontière » chaquéenne se caractérise au XIXe siècle par la conquête et la colonisation définitive de la « Cordillère chiriguano »⁴. Si les explorations contribuent à affirmer la présence des colons *criollos*, l'État bolivien brille par son absence et les autorités locales sont des éleveurs de bétail disposant d'une grande autonomie : “*Más que los soldados de los escasos fortines, los principales agentes de la colonización son los colonos criollos y los misioneros franciscanos.*”⁵ Ces différents acteurs partagent bien un même agenda colonisateur, mais les mésententes entre ceux-ci sont légion. Les colons et les missionnaires se font concurrence pour recruter les indigènes comme main-d'œuvre. Les premiers accusent les seconds de les ségréguer de la société nationale et s'exaspèrent de leur influence, notamment lorsqu'ils agissent comme médiateurs après le vol de leur bétail. À l'inverse, les missionnaires accusent les colons de maltraiter et

d'exploiter les autochtones, tout en dénonçant leurs mauvaises habitudes de vie (ivresse et libertinage) qui favoriseraient les rébellions de ces derniers.

- 4 L'entrée des agents de la colonisation au sein du monde indigène du Chaco bolivien se réalise à travers la focale chiriguana. En effet, les Chiriguanos, agriculteurs et sédentaires, sont considérés comme des « indiens civilisés », donc supérieurs, tandis que les autres peuples chaqueños, décrits comme nus, sauvages et sales, demeurent dans un mépris généralisé. Seule exception, les Tobas sont sauvés par leur réputation guerrière⁶. Les expéditionnaires ne brillent pas par leurs descriptions ethnographiques et ne différencient pas les groupes indigènes rencontrés. À leur décharge, la culture matérielle et le mode de subsistance de ces derniers (chasseurs-pêcheurs-cueilleurs nomades) se ressemblent. De plus, ces groupes sont inextricablement liés entre eux par une chaîne d'échanges matériels, d'alliances matrimoniales et de prise de captifs lors des guerres. La classification ethnique du front colonial dépend surtout d'un critère utilitaire selon les termes de « *mansos* » et « *bravos* », d'alliés et d'ennemis. Les « *mansos* » et alliés sont les Chanés et les néophytes chiriguanos des missions franciscaines. Les « sauvages » sont divisés entre amis (les Matacos Guisnays du cacique Sirome) et ennemis (les Tobas par excellence).
- 5 Si les premières explorations favorisent l'avancée de la frontière chaqueñenne, c'est ensuite la frontière elle-même qui suscite les explorations. Les néophytes des missions (San Antonio ou San Francisco) aident les expéditions en ouvrant les chemins et construisant des fortins, mais les points de peuplement *criollo* (Caraparí, Caiza, Yacuiba, puis la Colonia Crevaux) sont aussi des bases logistiques d'importance pour leurs préparatifs. La chute du bouclier chiriguano révèle la porosité de la frontière et les circulations multiples qu'elle recèle. La majorité des indigènes possèdent des animaux et des objets provenant du front colonial, tandis qu'un tas d'acteurs (bandits, déserteurs, commerçants) parcourent les rives du Pilcomayo et ouvrent le chemin aux expéditionnaires.
- 6 Dans un deuxième chapitre, intitulé « *Chaco adentro* », I. Combès développe une histoire sociale de la composition des colonnes expéditionnaires. Le nombre des participants aux expéditions est très variable : un seul guide pour Weddell, moins d'une dizaine de personnes pour Ibarreta et dix-sept pour Crevaux ; une cinquantaine d'hommes pour Magariños, Van Nivel ou Gianelli ; tandis que Thouar dispose d'une force de quatre-vingt-dix, puis soixante, individus et Campos d'environ cent cinquante soldats. Soutenus par les autorités politiques nationales et régionales, ainsi que les élites locales, les responsables des expéditions sont des personnes distinguées : Magariños est le préfet de Tarija, Cainzo le sous-préfet de Salinas, Rivas un officier militaire et Campos le Délégué du gouvernement. Les autres sont d'invétérés explorateurs étrangers : Uruguayen (Magariños), Belge (Van Nivel), Français (Weddell, Crevaux et Thouar) et Espagnol (Ibarreta). Mais tous, sauf les franciscains italiens (Gianelli et Giannecchini), méconnaissent la région dans laquelle ils s'aventurent, tout comme la majorité des soldats qui sont issus des régions andines.
- 7 Les personnes originaires du Chaco peuvent rendre de meilleurs services, mais les petits colons manquent d'enthousiasme pour quitter leurs familles et leurs terres. Les éleveurs les plus puissants sont au contraire intéressés afin d'étendre leurs possessions et éliminer la menace indigène. Ainsi, David Gareca et Martín Barroso sont des habitués et s'engagent dans les expéditions de Gianelli, Rivas et Campos. Cependant, l'immense majorité des expéditionnaires demeurent anonymes, seul un incident particulier ou la

mort leur permet de figurer dans les récits. Diverses catégories peuvent être identifiées, comme les guides et *baqueanos* (indigènes ou *criollos*), les muletiers, les domestiques, les cuisiniers, les interprètes de langues indigènes ou encore les « *rabonas* » (les femmes des soldats qui font office de cantinières). Autant d'éléments dont dépend véritablement le succès de l'expédition : "*El microcosmos de la columna expedicionaria es un mundo forzosamente cerrado y que reproduce a rajatabla el macrocosmos de la sociedad global del momento.*"⁷ En effet, l'inégalité des tâches est respectée, la marginalisation causée par la condition sociale et/ou l'origine ethnique demeure la règle.

- 8 La marche de la colonne démarre en grande pompe, avant que le ton ne change rapidement et que s'ensuive une énumération des souffrances diverses attribuées à l'environnement hostile ou à l'agressivité des indigènes. Dans les faits, la majorité des échecs s'explique par le manque de préparation et l'écart entre les plans grandioses élaborés dans le confort de la ville et la réalité du terrain chaquéen. Les navires de Magariños ont un tirant d'eau trop important, les charriots de Rivas et Gianelli sont défectueux, les montures de ces derniers ne sont pas en meilleure forme et l'infirmier de Campos est très réduite. La même remarque peut être faite concernant la quantité d'outils et instruments scientifiques : "*De hecho, las expediciones al Pilcomayo no brillan por su lado científico y tampoco pretenden aportar gran cosa a la ciencia.*"⁸ Les vivres manquent car les prévisions sont en décalage avec la réalité pénible du voyage fait de détours et d'arrêts forcés.
- 9 Comme l'écrit Campos, le Pilcomayo est « le désespoir de l'explorateur », mais il est aussi « notre père » et « notre mère ». S'éloigner du fleuve signifie s'exposer aux dangers du manque d'eau, le longer se voit obliger de traverser des marécages ou des forêts impénétrables. La solution est donc d'effectuer des « *cruzadas* » : s'éloigner de la rive pour éviter ces dernières, cheminer en voie directe en suivant le cours du fleuve, puis y revenir de temps en temps pour prendre de l'eau ou passer la nuit. La boue, l'humidité et les moustiques sont insupportables. Du fait de la chaleur accablante, le pire des tourments est la soif, parfois complétée par la faim qui poussent à manger les mules et les chevaux. Le sauvetage par des renforts permet alors d'éviter la catastrophe.
- 10 "*Los indígenas son indispensables para la buena marcha de la expedición: los exploradores lo saben y deben tratarlos lo mejor posible.*" Si Thouar persiste à vouloir se confier à sa seule boussole, tous les autres explorateurs savent l'intérêt qu'ils ont à suivre les conseils des indigènes. Ils remettent des cadeaux aux groupes qu'ils rencontrent, en particulier à leurs chefs. Ici se distingue l'indispensable tabac, véritable monnaie nationale qui selle l'amitié, permet d'obtenir de la nourriture ou récompense un guide. Les ordres officiels sont d'assurer des relations cordiales avec les indigènes, mais les traités de paix établis avec les caciques rencontrés ne concernent que leurs groupes restreints.
- 11 Pourtant, la confiance ne règne pas et les caciques qui s'incorporent comme guides doivent souvent remettre un de leurs fils comme otages. Toutes les expéditions subissent des attaques indigènes, sauf celle de Gianelli qui bat en retraite aux premiers signes d'hostilité, mais celles-ci ne sont pas aussi fréquentes ni effrayantes que le laissent penser les récits. D'autres tactiques d'obstruction comme le vol d'animaux ou le refus de guider sont plus courantes, voire aisément compréhensibles quand l'expédition pénètre dans le territoire d'un groupe hostile à celui dont fait partie le guide. En définitive, les responsables de l'hostilité indigène sont souvent les

explorateurs eux-mêmes, coupables de mauvais traitements, ainsi que la société colonisatrice de la frontière qui envahit leur territoire. Ainsi, la cause directe du massacre de l'expédition Crevaux est une expédition punitive des colons de Caiza après le vol de leurs chevaux par des indigènes⁹. Les autochtones "*saben perfectamente que los exploradores no sólo están de paso, que son la vanguardia de la colonización.*"¹⁰

- 12 Dans un troisième et dernier chapitre, intitulé « *Historias de viaje* », I. Combès analyse la nature des récits de voyage, "*los documentos primordiales para reconstruir las expediciones al Pilcomayo*"¹¹, afin de mettre en valeur la complexité de leur lecture et révéler leur propre historicité. Tout d'abord, les auteurs écrivent toujours pour quelqu'un (le gouvernement bolivien ou les opinions publiques nationales bolivienne ou française) et pour quelque chose :

"Escriben lo que quieren que se sepa, callan lo demás, maquillan la realidad, magnifican sus proezas o construyen deliberadas mentiras para superar, por lo menos en el papel, a rivales más afortunados, disimular las causas de un fracaso, defenderse de acusaciones o alcanzar la gloria."¹²

- 13 "El clásico relato de viaje al Pilcomayo empieza con una salida triunfal rebosante de esperanzas y continúa con una espantosa serie de sufrimientos hasta un final feliz (o no tanto)." Cependant, ces textes peuvent être de genres différents : des rapports officiels, des journaux, des souvenirs personnels non destinés à être publiés, des livres ou des feuilletons, des contes de fiction. Mais aucun n'est un récit proprement scientifique. Reprenant la catégorisation de M. L. Pratt, l'autrice explique que tous peuvent être définis comme des récits « sentimentaux »¹³.

- 14 En effet, certains récits se distinguent par la place laissée à un lyrisme poétique : la même tempête n'occupe qu'un mince paragraphe chez Thouar ou Paz Guillén, tandis que Campos s'étend sur six pages. Mais Thouar mélange aussi les genres : il écrit à la première personne, se présente comme l'unique héros de ses aventures, magnifie son courage et multiple les attaques indigènes inexistantes. De plus, ses textes dans la revue *Le Tour du Monde* sont illustrés par des gravures d'Édouard Riou, l'illustrateur des romans de Jules Verne. Au contraire, d'autres décident de garder le silence : le journal de Gianelli reste inédit pendant plus d'un siècle et Cainzo ne rédige aucun texte. Le journal de Van Nivel demeure lui exemplaire dans son recours à une imagination débordante et à la mauvaise foi afin de justifier l'échec lamentable de son expédition. Les distances parcourues, ainsi que le nombre des indigènes et de leurs attaques, y sont constamment exagérées.

- 15 Le plus grand biais dans l'écriture des récits résulte des problèmes internes entre les membres des expéditions. Ceux-ci peuvent concerner les tensions naissantes entre officiers et simples soldats ou membres d'équipage, mais aussi la réactivation des anciennes rancœurs entre colons et franciscains. Thouar se voit fortement critiqué pour son incompétence scientifique par les officiers militaires membres de l'expédition Campos, notamment pour avoir choisi un itinéraire s'éloignant du fleuve. Quelques années plus tard, il est aussi jugé responsable de l'échec d'une nouvelle expédition dans l'Isoso, au Nord du Pilcomayo. Afin de s'expliquer, Thouar use délibérément de mensonges. Ses coupables de prédilection sont les autochtones du Pilcomayo et les missionnaires franciscains, plus précisément les Tobas et Giannecchini, qui auraient conspiré pour l'assassiner, comme une redite de l'histoire de Crevaux.

- 16 Dans son livre publié en 1891, il réécrit une partie de son texte de 1884 qui était favorable aux franciscains. Le personnage de Yallá, captive toba libérée pour être

ambassadrice de paix dans le Pilcomayo avant le départ de l'expédition Crevaux, y occupe une place déterminante. Thouar, qui ne l'a pas connu en 1883, modifie les faits dans son texte de 1891 en ajoutant plusieurs paragraphes d'un dialogue entre les Tobas et Yallá qui ne laisse aucun doute à la préméditation du crime et au funeste rôle qu'elle y a joué. Divers entretiens sont censés avoir eu lieu, toujours dans le secret de la nuit, entre Thouar et Yallá lors de son expédition de 1887, la plupart sans doute issues de l'imagination du premier. Sa présence permet de consolider le lien sinistre entre les Tobas assassins et les missionnaires franciscains, entre le massacre de Crevaux en 1882 et l'expédition de Thouar en 1887. Les opposants de Thouar sont eux très enclins à dénoncer ses mensonges, comme Giannecchini ou Campos.

“Éstas son nuestras fuentes: sesgadas, exageradas, tergiversadas y hasta mentirosas. [...] La historia de las expediciones al Pilcomayo es también, en gran medida, la historia de sus historias. [...] Todos los autores sin excepción escriben transformando en gloriosa epopeya el patético deambular en el Chaco indómito, o convirtiendo el fracaso en un aliciente para futuros éxitos.”¹⁴

- 17 L'histoire des explorations du Pilcomayo est en définitive l'histoire d'un échec.¹⁵ Si celle de Campos arrive à Asunción, aucune route permettant d'établir une communication durable entre le Chaco bolivien et la capitale paraguayenne n'est mise en place. Les petites colonies qui ont été créées sont décrits par les voyageurs des décennies plus tard comme ancrées dans un état de désolation. Le terme même d'« exploration » apparaît parfois impropre, car les chemins et les populations indigènes rencontrées le long du fleuve sont bien connues de certains *baqueanos* vivant à la frontière.¹⁶ *In fine*, au cours de la période étudiée, l'État bolivien ne s'est jamais réellement intéressé à la colonisation du Chaco. Il faut attendre la montée des tensions frontalières avec le Paraguay voisin pour initier le début de l'occupation véritable de cette région par la fondation de petits fortins militaires dans les premières décennies du XX^e siècle. Au XIX^e siècle, “*el Pilcomayo ni se domestica ni se civiliza. [...] Los exploradores de vanguardia también se asilvestran, se barbarizan y sucumben ante la esfinge.*”¹⁷

NOTES

1. Isabelle Combès, *Una etnohistoria del Chaco boliviano*, El País, Santa Cruz de la Sierra, 2021.
2. Isabelle Combès, *El Chaco invicto. Las expediciones bolivianas al Pilcomayo (siglo XIX)*, El País, Santa Cruz de la Sierra, 2021, p. 12.
3. *Ibid.*, p. 17.
4. Thierry Saignes, *Une frontière fossile. La cordillère chiriguano au XVIII^e siècle*, Thèse de doctorat, EPHE, Paris, 1974.
5. Isabelle Combès, *El Chaco invicto*, *op. cit.*, p. 25.
6. Isabelle Combès, *Hijos del Pilcomayo. Los últimos tobas de Bolivia*, Instituto de Misionología – Itinerarios, Cochabamba, 2019.
7. Isabelle Combès, *El Chaco invicto*, *op. cit.*, p. 66.

8. *Ibid.*, p. 74.
 9. Isabelle Combès, *¿Quién mató a Crevaux? Un asesinato en el Pilcomayo en 1882*, El País, Santa Cruz de la Sierra, 2017.
 10. Isabelle Combès, *El Chaco invicto*, *op. cit.*, p. 117.
 11. *Ibid.*, p. 109.
 12. *Ibid.*, p. 110.
 13. Mary Louise Pratt, *Imperial eyes. Travel writing and transculturation*, Routledge, London, 1992.
 14. Isabelle Combès, *El Chaco invicto*, *op. cit.*, p. 148.
 15. “Independientemente de a dónde llegan, todas las exploraciones fracasan de alguna manera.” *Ibid.*, p. 155.
 16. “En otros términos, al menos hasta bien avanzada la marcha río abajo, Barroso no explora: recorre un mundo conocido.” *Ibid.*, p. 154.
 17. *Ibid.*, p. 162.
-

INDEX

Mots-clés : expéditions, Bolivie, histoire sociale, frontières, indigène

Keywords : expeditions, Bolivia, social history, frontiers, indians

Palabras claves : expediciones, Bolivia, historia social, fronteras, indígenas

AUTEURS

ANTOINE ROUSSEAU

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – Mondes Américains (EHESS | CNRS)